En être, ou ne pas en être : Gide face aux terres « en marge de la culture, barbares et méconnues »

Comme écrivain, Gide s'est souvent présenté comme un pionnier, un découvreur de terres vierges, bref, un homme de la frontière au sens américain du terme, où il désigne une limite vouée à reculer sans cesse plus que la clôture d'un territoire. Il peste par exemple contre Freud en s'exclamant : « qu'il me semble qu'on fût bien arrivé sans lui à découvrir son Amérique! »¹ Dans le troisième article « Nationalisme et littérature » (1909), il vante les « terres riches, les terres basses », vouées à rester « comme en marge de la culture, "barbares" et méconnues » et engage les néo-latins, cibles de sa critique, à admettre « que ceux à qui la robustesse, la hardiesse, la curiosité et peut-être certaine inquiétude ambitieuse et passionnée proposent une aventure plus hardie s'en prennent à ces terres nouvelles »². Comme en écho à ces propos, Édouard, dans Les Fauxmonnayeurs, se déclare persuadé qu'« en art, et en littérature en particulier, ceux-là seuls comptent qui se lancent vers l'inconnu. On ne découvre pas de terre nouvelle sans consentir à perdre de vue, d'abord et longtemps, tout rivage. »3

En soulignant la nécessité pour l'artiste d'être un pionnier et d'ignorer les frontières déjà tracées, Gide exprime une vérité générale sur l'art. Par la même occasion, il esquisse aussi sa situation individuelle d'écrivain

¹ *Journal* I, 19 juin 1924, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1996, p. 1250.

² Nationalisme et littérature (troisième article), Essais Critiques (désormais abrégé : EC), Paris, Gallimard, 1999, p. 196 et p. 198.

³ Les Faux-monnayeurs, in Romans et Récits. Œuvres lyriques et dramatiques, vol. I (désormais abrégé: RR1), Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 2009, p. 435.

dont la vocation littéraire a partie liée avec la prise de conscience de sa singularité essentielle, c'est-à-dire de son homosexualité. L'Amérique qu'il aurait aimé découvrir à la place de Freud, c'est évidemment l'inconscient, mais c'est du même coup la part d'ombre du sujet, celle où ses actes sont déterminés par ses pulsions sexuelles, et si Gide peste ainsi contre l'inventeur de la psychanalyse, c'est parce qu'il s'apprête à révéler homosexualité en publiant ses Mémoires. Dans l'article « Nationalisme et littérature », il situe son discours sur le double plan de l'esthétique et de la politique, en attaquant les néo-latins ou autres néoclassiques maurrassiens et leur conception figée de la nation et de l'identité nationale, mais l'argumentaire prolonge aussi celui de Corvdon. comme l'avait déjà fait remarquer Auguste Anglès⁴, sans compter le fait que le sentiment de se sentir différent des autres, comme artiste et comme pédéraste, est un ressort majeur de son opposition aux nationalistes. Quant à Édouard, s'il s'interdit de rester un « côtoyeur », c'est bien sûr en réinventant la forme romanesque, mais aussi en abolissant la frontière morale et sociale qui sépare alors l'hétérosexualité et l'homosexualité. considérée comme pathologique et condamnable.

Pionnier appelé à déplacer les frontières et à faire bouger les lignes, Gide veut donc l'être sur différents plans, même s'il est d'abord animé par le sentiment de sa différence : psychologique, moral, social voire politique, et bien sûr esthétique, plan qui englobe tous les autres. Le véritable écrivain est pour lui un homme de la frontière, parce qu'il doit inventer une nouvelle forme, explorer de nouveaux domaines ou plonger au plus profond de lui-même afin de réinventer l'homme et l'idée que l'on s'en fait dans une société donnée. Mais ce portrait de l'écrivain est d'abord celui d'André Gide, saisi dans sa singularité par lui-même comme par ses adversaires, tel Henri Massis pour qui Gide « éprouve la nécessité de reculer les limites de la psychologie normale et de la morale reçue » et, bien sûr, sape « la notion même de l'homme sur laquelle nous vivons »⁵. Ainsi l'affaire semble entendue et le jugement, à charge ou à décharge, sans appel. « Longtemps l'homme reculera devant les dangers et les fièvres des terres basses; longtemps de plus d'un lac Stymphale.

⁴ Voir André Gide et le premier groupe de la NRF, t. I : La Formation du groupe et les années d'apprentissage (1890-1910), Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 1978, p. 213.

⁵ Voir « L'influence d'André Gide », in *Jugements*, Paris, Plon, 1924, p. 32-35.

les rives incertaines attendront en vain leurs héros... » 6: Gide serait donc l'un de ces héros, pour le pire aux yeux de ses adversaires nationalistes auxquels il s'adresse implicitement dans cet article, ou pour le meilleur, aux yeux de la postérité. Pour autant, la figure de Gide ne saurait vraiment coïncider avec un portrait aussi lisse et son rapport à la frontière, que celle-ci soit morale ou idéologique, est aussi complexe que son œuvre, destinée comme on sait à « inquiéter » 7 le lecteur.

Dans son cas – la remarque valant pour un certain nombre d'auteurs – la distorsion entre ce que l'on pourrait appeler la figure publique de l'écrivain ou la figure auctoriale, et les positions construites et défendues dans l'œuvre elle-même est particulièrement frappante. Sur le premier plan, Gide apparaît à juste titre comme le défenseur des droits de l'individu contre les tenants de l'ordre moral ou social, l'adversaire des nationalistes et conservateurs de tous poils. En prenant conscience, au moment de la publication des Déracinés, que « ces gens-là le suppriment » et qu'il n'a de « raison d'être qu'en s'opposant à eux »⁸, Gide a définitivement endossé le costume du pionnier, qui est aussi celui du voyageur. Il s'est engagé dès lors dans une voie qui le conduit à plaider en faveur de l'ouverture et du mouvement, contre la clôture et la fixité, une voie qui le conduit en d'autres termes à transgresser les frontières, à les subvertir, à les déplacer ou à les abolir, que ce soit sur le plan esthétique, sur le plan moral ou encore sur le plan politique. Cette entreprise de défrichement des « terres basses », cette exploration des « rives incertaines », conduit l'écrivain, sur le plan strictement littéraire cette fois, à la triple publication, au milieu des années vingt, de Si le grain ne meurt, des Faux-monnayeurs et de Corydon enfin livré au public. Or si l'on regarde de près non plus les essais, mais les œuvres romanesques, à commencer par Les Faux-monnayeurs, la position de Gide face aux frontières, esthétiques, morales voire politiques qu'il entend déplacer est beaucoup plus ambiguë et nettement moins conforme

⁶ Nationalisme et littérature (troisième article), EC, p. 197.

⁷ Voir Journal des Faux-monnayeurs, in Romans et Récits. Œuvres lyriques et dramatiques, vol. II (désormais abrégé: RR2), Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 2009, p. 557: « Inquiéter, tel est mon rôle. Le public préfère qu'on le rassure. Il en est dont c'est le métier. Il n'en est que trop. »

⁸ Gide à Eugène Rouart, [27] Novembre [18]97, *Correspondance I (1893-1901)*, p. 425-26.

à la geste du héros prêt à aborder hardiment les rives incertaines du lac Stymphale...

En être ou ne pas en être, telle est bien la question gidienne par excellence, à l'origine de cette ambiguïté. Si le jeu avec les mots peut sembler facile, il est bien présent, en toutes lettres, dans *Les Faux-monnayeurs*, au moment où il est question de Boris et de la « confrérie des hommes forts ». Les fondateurs de la confrérie, en effet, n'arrêtent « presque rien, non plus au sujet des "conditions d'admission" que des "qualités requises". À quoi bon, puisqu'il restait acquis que tous trois en "étaient", et que Boris "n'en était pas". » L'épisode pose la question de l'intégration dans le groupe d'un individu singulier, « pas pareil aux autres » 10, mais on aura compris que l'expression trouve sa force dans le fait que, par-delà cette question, elle renvoie implicitement à l'homosexualité, dans la mesure où « Ghéridanisol ne peut souffrir Boris. Sa voix musicale, sa grâce, son air de fille, tout en lui l'irrite, l'exaspère » 11.

D'une certaine manière, l'histoire de Boris sacrifié par les hommes forts exprime symboliquement la position littéraire, morale et finalement sociale de Gide, en lutte contre les gardes-frontières que sont les Barrès et les Massis. On sait que le Gide qui confie à Henri Ghéon : « Ces genslà me suppriment » ajoute presque aussitôt : « Lassitude et tristesse. Vouloir servir *l'État*; sentir sa force et ne comprendre point quel service on peut lui rendre. Il semble qu'il n'ait pas besoin de nous. Il devrait avoir besoin de nous. Mais comment lui faire sentir ce besoin. » 12 Rejeté par une société qui refuse de l'intégrer, Gide, à l'image de Boris, ne renonce pas à « en être » malgré tout. Or l'épisode des hommes forts dans Les Faux-monnayeurs a ceci de frappant qu'il souligne le rôle central joué dans la société par l'élément indésirable. Les membres de la confrérie doivent ainsi « reconnaître que, sans Boris, le jeu restait morne et la vertu de la confrérie sans emploi. »¹³. Suivant une logique perverse, Boris, trop différent, trop singulier, n'est plus l'élément en trop : il est précisément l'élément indispensable, celui qui fonde véritablement

⁹ Les Faux-monnayeurs, RR2, p. 457.

¹⁰ Voir Si le grain ne meurt, Souvenirs et Voyages (désormais abrégé : SV), Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, p. 166.

¹¹ Les Faux-monnayeurs, RR2, p. 364.

¹² Gide à Eugène Rouart, [27] Novembre [18]97, op. cit., p. 425-26.

¹³ Les Faux-monnayeurs, RR2, p. 457.

l'existence du groupe. On mesure encore mieux la signification et la valeur symbolique de l'épisode quand on sait que Gide, écrivant à ce moment pour défendre la pédérastie, se rêve en martyr de la cause : plus encore qu'un bouc émissaire, Boris lui-même figure symboliquement celui qui accepte de mourir pour ce groupe, afin de réussir pour l'éternité à « en être », c'est-à-dire à se reconnaître homosexuel et cependant pleinement intégré à la société. Toujours est-il que l'épisode met en évidence une tension, en exprimant une aspiration : le désir d'intégration qui contredit la révolte et la rupture.

Il y a là quelque chose qui traverse évidemment toute l'œuvre de Gide, mais qui s'enracine dans sa vie. « Familles, je vous hais! », s'exclame-til dans Les Nourritures terrestres, en ajoutant aussitôt: « Foyers clos; portes refermées; possessions jalouses du bonheur. »¹⁴ La clôture, la frontière, sont bien ce qui gêne Gide et ce qu'il s'efforce d'abolir, mais il le fait d'abord pour rentrer dans la maison ou au sein de la famille, comme le jeune André, égaré dans un vallon dans les environs d'Uzès et accueilli un soir par une famille de vieux huguenots, au chapitre II de Si le grain ne meurt¹⁵. Gide le pionnier reste un éternel enfant prodigue qui précipite son départ pour mieux réussir son retour. C'est, au fond, le paradoxe illustré par Bernard, qui quitte sa famille, au début des Fauxmonnayeurs, pour se donner la chance de découvrir et d'assumer sa singularité, mais qui doit bientôt confesser à Laura:

Tant de conforts, tant de facilités... Je me sentais devenir anarchiste. À présent, au contraire, je crois que je tourne au conservateur. J'ai compris brusquement cela, l'autre jour, à cette indignation qui m'a pris en entendant le touriste de la frontière parler du plaisir qu'il avait à frauder la douane. « Voler l'État, c'est ne voler personne », disait-il. Par protestation, j'ai compris tout à coup ce que c'était que l'État. Et je me suis à l'aimer, simplement parce qu'on lui faisait du tort. Je n'avais jamais réfléchi à cela. « L'État, ce n'est qu'une convention », disait-il encore. Quelle belle chose ce serait, une convention qui reposerait sur la bonne foi de chacun... si seulement il n'y avait que des gens probes. 16

Anarchiste, ou plutôt individu bien décidé à affirmer sa singularité, le parcours de Bernard, qui découvre le sens de l'État et sera au terme de son parcours prêt à réintégrer une famille, à condition que ce soit en homme libre, n'illustre pas tant les contradictions ou les hésitations

¹⁴ Les Nourritures terrestres, RR1, p. 382. Ces propos sont placés dans la bouche de Ménalque.

¹⁵ Voir Si le grain ne meurt, SV, p. 104-105.

¹⁶ Les Faux-monnayeurs, RR2, p. 324.

gidiennes qu'il ne résume sa volonté d'embrasser et de réconcilier des aspirations contradictoires...

Car si Gide déplace les frontières et renverse les valeurs, c'est d'abord pour étendre le territoire de la norme afin d'y trouver place. Au demeurant, les images frappantes de « Nationalisme et littérature » ne disent pas autre chose : s'il engage l'écrivain et s'il s'engage lui-même au premier chef à être l'explorateur des « terres vierges », des « terres basses », c'est parce qu'il convient de mettre leur richesse au service du groupe et d'établir en les cultivant leur caractère civilisé.... La révolte gidienne ne se fait pas vraiment contre le groupe, mais pour lui. Cette attitude ambivalente éclaire l'histoire de l'écrivain et en particulier ses rapport compliqués avec Barrès, avec Maurras, avec Massis et plus généralement avec l'Action française. Elle éclaire aussi et surtout son combat pour l'homosexualité, qui constitue le véritable moteur de l'exploration gidienne et de sa lutte contre les gardes-frontières.

L'argumentaire de Corydon vise notamment à renverser les idées reçues de l'époque sur le caractère anormal et antisocial de l'homosexualité, notamment en démontrant le rôle positif que peut jouer l'aîné pour le jeune homme dont il fait l'éducation, le préparant à s'insérer harmonieusement dans la société. Cette double logique de franchissement des barrières morales et d'intégration est parfaitement illustrée dans Les Faux-monnayeurs, le texte romanesque ne faisant, pour une part au moins, que moduler la leçon de Corydon. La scène où Pauline Molinier découvre son fils Olivier installé chez Édouard est à cet égard révélatrice. Pauline fait preuve de tolérance et d'ouverture d'esprit, en refusant de faire le moindre reproche à Édouard dont la « rougeur est éloquente » ; elle s'affirme consciente que « la pureté des garçons reste précaire, alors même qu'elle paraissait le mieux préservée » et place sa confiance en l'oncle Édouard, en lui déclarant finalement : « Olivier se laisse facilement entraîner. Vous aurez à cœur de le retenir. Je crois que vous pourrez lui faire du bien. »¹⁷ Bref, la pureté n'est pas là où l'on croit et le pédéraste se montre utile socialement : le pionnier commence par subvertir les valeurs communément admises, avant d'affirmer symboliquement, par la bouche de Pauline, la nécessité de rendre au pédéraste la place qui lui convient au cœur de la cité.

¹⁷ Les Faux-monnayeurs, RR2, p. 307.

Or cette réflexion pionnière sur la place du pédéraste dans l'ensemble social s'enchâsse en réalité dans une réflexion plus large, développée dans Les Faux-monnayeurs simultanément sur différents plans, esthétique, moral et social, celle des éléments inassimilables, qui témoigne une nouvelle fois du rapport singulier de Gide aux frontières de tous ordres. Si elle trouve sa parfaite expression, notamment esthétique, dans l'unique roman de Gide, cette réflexion n'en traverse pas moins son œuvre critique et sa pensée, bien avant 1926. Dans ces mêmes articles sur le rapport à établir entre « Nationalisme et littérature », dans lesquels il finit par vanter la fécondité des terres basses et la nécessité de les explorer, il n'a cessé de plaider pour une conception ouverte du classicisme, c'est-à-dire, à l'origine, du génie national ou de l'esprit français. S'opposer au néoclassicisme, plaider avec La NRF pour un classicisme moderne, c'était accepter le principe du mouvement et de l'ouverture, autrement dit poser en principe que les frontières ont vocation à se déplacer dans le temps autant que dans l'espace. Mais cela revenait aussi à plaider en faveur d'une nation ouverte, à rebours des anationalistes et d'un Maurras dénonçant le pouvoir des quatre États confédérés ou d'un Barrès plaidant à la chambre contre le principe de la naturalisation. Dans l'un et l'autre cas, la préoccupation reste la même : faire une place à ce que Gide avait appelé, dès 1897 et son article sur Les Déracinés 18, « l'originalité », la singularité, la différence en un mot. Cette préoccupation s'est même transformée en mot d'ordre en 1921 alors que la querelle du classicisme renaît de ses cendres, lorsque Gide conclut une lettre à Angèle sur cette exhortation : « Intégrons, ma chère Angèle, intégrons! Tout ce que le classicisme se refuse à intégrer risque de se retourner contre lui. » 19 Dans tous les cas, il s'agit encore et toujours pour Gide de déplacer les frontières... afin d'être sûr de se situer à l'intérieur du cercle.

C'est toute cette pensée de l'intégration, indissociable d'une éthique du mouvement, de l'ouverture, mûrie au fil de nombreux articles critiques, qui donne sa forme aux *Faux-monnayeurs*, où elle se décline sous la forme à la fois triple et unique d'un débat inscrit dans la structure même de l'œuvre. Le romancier Gide et son personnage de romancier Édouard ne cessent de se demander comment intégrer toujours plus d'éléments

¹⁸ Voir « À propos des *Déracinés* de M. Barrès », EC, p. 4-8.

¹⁹ Voir « Billets à Angèle » [mars 1921], EC, p. 280-285.

nouveaux dans leurs romans respectifs. La préoccupation affleure directement dans le Journal des Faux-monnayeurs, où Gide écrit : « Tout ce que je vois, tout ce que j'apprends, tout ce qui m'advient depuis quelques mois, je voudrais le faire entrer dans ce roman, m'en servir pour l'enrichissement de sa touffe. »²⁰ Mais cette ambition conduit à une aporie, constatée dès le premier paragraphe de ce Journal: « Si touffu que je souhaite ce livre, je ne puis songer à tout y faire entrer. »21 Autrement dit, la question esthétique posée par l'écriture d'un roman. pour Gide, est encore celle de l'intégration et des limites, c'est-à-dire des frontières. Faut-il donner des limites définies à un livre dont Édouard écrit pour sa part qu'il « pourrait être continué » 22 ? Faut-il fermer les frontières, ou au contraire, rester disponible, c'est-à-dire prêt à accueillir toute nouveauté? Ces questions nourrissent un débat ouvert, à travers la réflexion sur le « roman pur », tout à la fois idéal et repoussoir, idéal parce que le roman pur témoigne par définition de l'intégrité de l'artiste, et repoussoir parce qu'il contrevient à la volonté de rester ouvert et disponible, lui qui participe au contraire d'une volonté d'éliminer et de clore (Édouard parle de « dépouiller le roman » cependant que Gide rêve pour sa part de « purger le roman »²³).

Cette même question est aussi posée sur le plan social et sur le plan moral, la force du roman de Gide résidant précisément dans la parfaite symétrie entre les réflexions esthétiques, morales, sociales ou politiques. Au refus ou à la possibilité d'intégrer des éléments neufs et originaux dans le monde du roman répond le refus ou la possibilité d'intégrer dans le groupe, famille ou société, des jeunes gens en phase d'apprentissage. L'histoire des personnages des *Faux-monnayeurs* est celle de leur intégration plus ou moins problématique dans un monde plus ou moins fermé, qu'il s'agisse d'une confrérie comme celle des hommes forts ou, plus généralement, de la société. Bernard le bâtard, Olivier l'homosexuel, Édouard le pédéraste sont des personnages voués à buter contre les

²⁰ Journal des Faux-monnayeurs, 21 novembre 1920, RR2, p. 529.

²¹ Journal des Faux-monnayeurs, 17 juin 1919, RR2, p. 521.

²² Les Faux-monnayeurs, RR2, p. 322.

²³ Comparer, Les Faux-monnayeurs, RR2, p. 227 : « Dépouiller le roman de tous les éléments qui n'appartiennent pas spécifiquement au roman. » et le Journal des Faux-monnayeurs, RR2, p. 543 : « Purger le roman de tous les éléments qui n'appartiennent pas spécifiquement au roman. On n'obtient rien de bon par le mélange. »

barrières sociales, mais aussi et surtout des personnages créés par Gide afin de mettre à l'épreuve, voire de renverser ces barrières. La question posée par le romancier à travers ces trajectoires fictionnelles est bien celle des « éléments inassimilables » dont parle l'auteur du *Journal des Faux-monnayeurs* dans ses réflexions sur le roman pur, car il n'y a évidemment pas de solution de continuité entre le débat esthétique d'un côté, et le débat moral et social de l'autre.

Or ce débat manifeste exemplairement l'ambiguïté de Gide comme pionnier, comme homme de la frontière, à un double niveau. La première ambiguïté a déjà été soulignée : elle réside dans le désir passionné de Gide de remettre le corps étranger au cœur de l'organisme social, au cœur de la cité telle qu'enfermée initialement dans ses murs, alors même qu'il semble d'abord vouloir abolir les frontières et renverser les normes établies. Tout se passe comme si Gide, lui qui se sentait supprimé par Barrès et les nationalistes, vers 1898, lui qui rêvait malgré tout de pouvoir trouver sa place dans la cité, refusait d'admettre qu'il puisse y avoir des éléments inassimilables, ce que suggèrent aussi les réflexions paradoxales sur le roman balzacien, exemple d'impureté mais aussi d'intégration à propos duquel il écrit dans le Journal des Fauxmonnayeurs:

Balzac, s'il est peut-être le plus grand de nos romanciers, est sûrement celui qui mêla au roman et y annexa, et y amalgama, le plus d'éléments hétérogènes, et proprement inassimilables par le roman; de sorte que la masse d'un de ses livres reste à la fois l'une des choses les plus puissantes, mais bien aussi les plus troubles, les plus imparfaites et chargées de scories, de toute notre littérature.²⁴

À cette première ambiguïté s'ajoute une deuxième, indissociable sans doute de la précédente, et que l'on pourrait formuler ainsi : Gide, l'homme de la frontière, le pionnier, celui qui refuse d'être un côtoyeur, est aussi l'homme de l'équilibre qui, surtout à l'âge de la maturité, repousse les solutions et les positions extrêmes. Sa position de ce point de vue est paradoxale, car le pionnier, par définition, avance sans cesse, dans la même direction, repoussant la frontière pour découvrir inlassablement de nouvelles terres « en marge de la culture, barbares et méconnues ».

²⁴ Journal des Faux-monnayeurs, RR2, p. 543.

Si l'on considère Les Faux-monnayeurs de ce point de vue, on s'aperçoit que Gide, tout en proposant une réflexion sur la clôture de l'organisme romanesque ou de l'organisme social et en plaidant pour la possible intégration des corps étrangers, de la singularité, de l'originalité, suggère surtout la nécessité de trouver un juste équilibre entre l'épanouissement de l'individu, qui implique le respect de sa singularité, et la cohésion sociale, qui passe par l'établissement de règles et de normes communes. D'un bout à l'autre de son roman, Gide prend soin de faire valoir tour à tour le droit de l'individu à être lui-même, aussi singulier soit-il, et la nécessité pour le groupe social de préserver sa cohésion, illustrée par exemple par l'anecdote du naufrage de La Bourgogne et des marins qui coupent les mains de naufragés encore à l'eau cherchant à monter dans le canot qu'ils feraient cependant chavirer s'ils y parvenaient, précipitant la perte de tous. Bernard, on l'a vu, n'est pas seulement un révolté : il balance entre l'anarchisme et le sens de l'État, c'est-à-dire le respect du pacte social. Et l'auteur, à travers les apologues de Vincent Molinier, prend soin de souligner indirectement que si l'individu singulier, différent des autres, le bâtard exposé au risque d'être rejeté du groupe, est celui-là même dont la valeur est la moins discutable (« les bourgeons qui se développent naturellement sont toujours les bourgeons terminaux - c'est-à-dire : ceux qui sont le plus éloignés du tronc familial. »²⁵), la société doit pleinement jouer son rôle, en lui inculquant les règles propres à rendre possible la vie en commun : seule la taille, ou l'arcure, en refoulant la sève, a force d'animer les germes voisins du tronc, qui fussent demeurés dormants. Et c'est ainsi qu'on mène à fruit les espèces les plus rétives, qui, les eût-on laissées tracer à leur gré, n'eussent sans doute produit que des feuilles²⁶.

Ce sens de l'équilibre, à vrai dire, Gide l'a constamment affirmé dans son œuvre et pas seulement dans Les Faux-monnayeurs. Il se traduit aussi, sur le plan esthétique, par l'emploi du terme de classicisme, sur lequel il convient de revenir. Il est en effet pour le moins paradoxal de voir le même écrivain qui appelle à l'exploration des terres basses, qui par le truchement d'Édouard engage ses pairs à ne pas rester près de la côte, se présenter lui-même comme « le meilleur représentant du classicisme »²⁷. Bien sûr, on sait que pour une part, dans le contexte de la

²⁵ Les Faux-monnayeurs, RR2, p. 149.

 $^{^{26}}$ Ibidem.

²⁷ Voir le « Billet à Angèle » paru dans La N.R.F. de mars 1921, EC, p. 280-85.

querelle sur le classicisme et sur une hypothétique littérature nationale, l'utilisation du terme par Gide relevait d'un art consommé de la polémique qui consistait à retourner contre l'adversaire ses propres armes, étant entendu que le contraire de la littérature classique ne pouvait être, dans l'esprit des critiques nationalistes, qu'une littérature décadente. Il reste aussi que, tout en critiquant fermement un « nationalisme littéraire isolationniste et épurateur », pour reprendre les termes d'Auguste Anglès²⁸, tout en défendant aussi avec intransigeance une certaine idée de l'art et de l'intégrité artistique, Gide s'était considérablement rapproché de l'Action française avant la Première guerre, ce qui le plaçait dans une position essentiellement ambiguë lors de la querelle du classicisme.

Il ne semble pas utile d'insister davantage sur les contradictions ou du moins les paradoxes de Gide, l'homme public et l'écrivain. Avant même sa mort, ses détracteurs s'en sont chargés, de façon sévère et parfois injuste. Mais c'est un fait que le portrait de Gide en pionnier qui renverse les barrières morales, subvertit les valeurs, défriche les terres vierges et barbares sans se soucier d'une feuille de route imposée par la société, appelle pour le moins des nuances, des retouches, afin d'apporter au tableau ce clair-obscur dont on sait l'importance pour lui. La posture du pionnier se confond en effet pour partie avec celle du voyageur ou, plus encore avec celle de l'excentrique ou du marginal; or la force de Gide est d'avoir su accomplir sa destinée (vécue comme telle) de marginal, tout en réalisant malgré tout son désir d'intégration et en restant au cœur du monde littéraire et de ses débats.

Mais c'est bien l'œuvre qui, tout en illustrant la volonté de déplacer et de repousser les frontières sans cesser pour autant d'occuper une place centrale dans l'espace littéraire ou social, dépasse véritablement cette contradiction et permet à Gide de s'imposer comme un pionnier, l'inverse du côtoyeur. De cet aspect, Les Faux-monnayeurs offrent la meilleure illustration. En posant à différents niveaux, par le biais d'une construction allégorique particulièrement raffinée, la question du rapport entre la partie et le tout, entre l'individu et le groupe, dans une perspective à la fois subversive et intégratrice, on sait que Gide plaide d'abord pour les homosexuels, voire pour les seuls pédérastes, qui sont

²⁸ Voir André Gide et le premier groupe de la NRF, t. I : La Formation du groupe et les années d'apprentissage (1890-1910), p. 204.

les « éléments inassimilables » dont il se soucie prioritairement voire exclusivement. ²⁹ Mais par son souci de proposer une réflexion ouverte et ironique plutôt qu'un débat tranché, par son refus d'inscrire sa réflexion dans une perspective trop historique et son choix de lui conserver une dimension relativement intemporelle, c'est-à-dire en restant fidèle à une certaine exigence artistique, Gide a finalement accompli pleinement sa vocation de défricheur de « terres vierges, barbares », en posant des questions qui dépassent sa propre personne et sa propre situation historique, pour les sociétés modelées par la mondialisation, confrontées à la problématique des minorités et de ce qu'on appelle « l'hybridation ».

²⁹ Journal des Faux-monnayeurs, RR2, p. 543.